

• Vol de nuits

Revue Pourtant

Pensez à mettre votre pseudo ou prénom en arrivant :
petite case en haut à droite avec le chiffre (nb de personnes)

Vous pouvez écrire ICI directement... de préférence en bas
Gilles, Pourtant

en bas à droite, il y a une petite fenêtre "CLAVARDAGE" pour celles et ceux qui auraient envie de discuter

Sur le site www.pourtant.fr :

- un texte de Thomas Pietrois-Chabassier
- une photographie par Marie-France Lesage
- une photographie par Virginie Moiré
- Première heure des vacances, par Éolienne

Ouvert samedi 17 octobre de 21h à 6h du matin

*écrire photographier cette 1ère nuit de couvre-feu, en zone occupée ou zone libre
récits, histoires, images dans cette nuit*

avec des autrices, auteurs, photographes de la revue

invitation en particulier à Laura, Stephan, Sarcignan, Jacques, Christina, Florentine, Isabelle Minière, Lionel, Françoise

Règles de ce Vol de nuit

Textes

Chacune, chacun écrit entre 21h et 6h des histoires des nouvelles et des récits, de la poésie qui lui vient durant ce 1er couvre-feu.

On peut écrire ici directement ou bien copier ici quand on a fini.

On peut aussi envoyer par mail à : envoi.pourtant@gmail.com avec le titre de message "Vol de nuit"

Photographies

Chacune, chacun soit les publie sur son compte Instagram avec la mention @pourtantpourtant

Soit les envoie à envoi.pourtant@gmail.com

Publication

Une nouvelle ou un récit, un poème et une photographie sélectionnés par le comité de lecture de Pourtant sont publiés dans le prochain numéro papier de la revue.

Les autres textes et photographies sélectionnés par le comité de lecture de Pourtant sont publiés sur le site www.pourtant.fr dans un hors série "Vols de nuits".

En direct

Un direct est assuré jusqu'à 1h sur l'accueil de www.pourtant.fr et la page Instagram de Pourtant www.instagram.com/pourtantpourtant/ @pourtantpourtant

Nous publions en direct des extraits d'écriture, des photographies.

Comment marche ce tableau en ligne ?

- Renseignez votre nom ou pseudo, en cliquant sur l'icône « utilisateur » en haut à droite.
- Choisissez votre couleur d'écriture au même endroit.
- Lancez-vous : écrivez votre "Vol de nuit" ou copiez ce que vous avez écrit
- Les "Vols de nuit" de chacun se synchronisent « en temps réel » sous leur propre couleur.

Partager :

- Sélectionnez l'adresse web dans la grande barre en haut à gauche du navigateur)
- Partagez-là par email, facebook, Insta, Twitter, etc.

Chatter en direct :

- Cliquez sur "Clavardage" en bas à droite pour chatter avec les autres participant.es

Sauvegarder :

- Il n'y a rien à faire : le texte est automatiquement sauvegardé, à chaque caractère tapé.
- Importez et exportez votre texte avec l'icône « double flèche » (formats HTML, texte brut, PDF, ODF...) ou avec un copier/coller.

===== VOL DE NUIT 17 oct. 2020 =====

texte de sylvie

Plus rien n' est essentiel loin de toi tu manques à ma vie près du cœur affaibli de ses nuits blanches
Éphémère oublie de la vie obscures étoiles de lumière sans teint Je divague en des propos de solitudeJe crie
ton nom dans cette nuit volée de nos instants de plaisirs.... Destinée désertique d'Un feu couvert
Aléatoire .la nuit je rêve à nos marches accomplies tendres de complicité
La deuxième vague à bout de souffle , je cours à perdre haleine sur le pont des soupirs plus rien n existe que

la vénéreuse solitude en ces temps de confinements je lutte en apnée de tes yeux de ta bouche de tes mains sur mon corps inerte de désirs Inassouvis. Une rose à la bouche les fleurs du mal au ventre j'écries! La lune alanguie me sourit sur le chemin de mes pas perdus La nuit je m'ent sur des projets de promesses communes. Je te cherche aveuglément dans cette triste nuit obligée, comme un chien sans collier j erre sur des chemins invisibles. Odieuse solitude, mais bras arrache ton cœur Je suis en des fougueux refrain d'amours mortes .Il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés sans toi Envolée lyrique D' un assoiffé monde endormi . Liens déchirés de ce couvre feu incertain de sens , vide les places du jardin d Éden .La nuit je pleure, sur des solitudes inconnues En des vols de nuits oniriques !

===== VOL DE NUIT 17 oct. 2020 ===== Plus rien n' est essentiel loin de toi tu manques à ma vie près du cœur affaibli de ses nuits blanches . Éphémère oublie de la vie d' obscures étoiles de lumière sans teint Je divague en des propos de solitude Je crie ton nom dans cette nuit volée de nos instants de plaisirs.... Destinée désertique d'Un feu couvert Aléatoire , la nuit je rêve à nos marches accomplies tendres de complicité

- La deuxième vague à bout de souffle , je cours à perdre haleine sur le pont des soupirs .Plus rien n existe que la la véreuse Solitude en ces temps de confinements , je suis en apnée de tes yeux ,de ta bouche ,de tes mains sur mon corps inerte de désirs Inassouvis. Une rose à la bouche les fleurs du mal au ventre j'écries! La lune alanguie me sourit sur le chemin de mes pas perdus La nuit je m'ent sur des projets de promesses communes. Je te cherche aveuglément dans cette triste nuit obligée, comme un chien sans collier, j erre sur des chemins invisibles.

Odieuse solitude, mais bras arrache ton cœur
Je chante sur des fougueux refrain d'amours mortes .Il Il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés.....
Sans toi. Envolée lyrique d'un assoiffé monde
endormi . Liens déchirés de ce couvre feu incertain de sens , vide les places
du jardin d d'eden .La nuit je pleure, sur des solitudes inconnuesen des vols de nuit oniriques !

Le couvre-feu est une atteinte à la liberté
La liberté est une atteinte au couvre-feu

La nuit porte conseil

La nuit porte conseil. Mais la nuit n'existe plus qu'à travers la fenêtre.
Elle n'existe plus dans l'air frais et le flonflon des bars. Elle n'est plus chatouillée par la lueur du réverbère

contre lequel les amants s'étreignent, interdits. Grignotée par la lumière du lampadaire contre lequel un chien pisse, autorisé.

Elle m'a conseillé de fermer les rideaux.

Françoise, le 17 octobre 2020, 21h08 heure de Bruges

Couvre ta peau

ouvre la porte
compte les lits de l'hôpital
couvre la grogne
de l'infirmière
compte les cernes sous ses yeux
le nombre d'élèves par classe
couvre *la guerre* compte l'argent
couvre ta honte
de boue de poussière et d'orgueil

Couvre ta tête ou ces épaules
recouvre l'arbuste d'un voile
couvre la voiture d'une bâche
contre le gel
et dans la rue et dans la nuit
couvre l'enfant qu'il n'ait pas froid
comme ses parents sans couverture
couvre parole
couvre la voix de la misère
couvre les plaintes d'un linceul

Couvre ton corps
de la colère
ferme les bars
range les tables
et les couverts
ferme les yeux
range ta rage
éteins les lumières de la scène
regarde l'heure
et couvre feu

Valérie S., 17 octobre 2020, St Etienne.

COUVRIR QUEL FEU

Couvrir quel feu

J'ouvre la fenêtre
Je répète
Couvrir quel feu
Ma gorge est sèche ce soir, ma plume aussi
Le feu
Le nôtre alors
Colère, nausée, vertige, sidération, pal...pi..ta...tions
Couvrir le feu
Sa clameur sa...non je ne vous entends pas...ne saisis pas...plus...du tout
Le feu oui quel feu
Le couvrir
Qu'il ronronne dans notre foyer
Qu'il rumine
Entretenir notre feu oui retenir l'élan c'est ça nourrir le désir qu'il devienne boulimique jetlagué pour la vie inventer de nouveaux sphincters faire tourner en boucle en bourrique les envies les audaces le feu dans nos ventres le feu qui entretient l'insomnie le feu gagne!
du terrain
il a l'habitude
alors couvrir le feu
comptez sur nous
on couvre
on couve.
Delphine, en direct de Paris, 22h22

Vol de nuit #1 | Masha

Ce soir, je suis séparée de toi. Je n'arrive pas à croire que tu sois si proche mais que ce *chez nous* soit inaccessible. Vingt-et-une heure. C'est d'ordinaire la plus belle des heures, l'heure de nos retrouvailles et de tous nos espoirs. C'est l'heure où tu le quittes, l'heure où tu es à moi. C'est l'heure qui a le goût de tous les interdits. Je pense à vingt-et-une heure toute la journée. Pour la première fois depuis de longs mois, j'ai pensé à l'absence et au manque au lieu de penser à la joie de t'embrasser.

Cette chambre d'hôtel est notre appartement parisien. Encore mieux. 15m2 juste pour nous, y a-t-il besoin de plus pour s'aimer ? Une chambre avec un lit, une salle de bains et sa baignoire démesurée. C'est là-bas que s'écrit notre existence. Il n'y a pourtant rien qui est à nous, pas même le savon industriel ni les serviettes de toilette brodées. Nous n'avons pas besoin de cela.

Ce soir pourtant, il est vingt-et-une heure et tu es rentrée chez toi. Je suis rentrée chez moi. Il n'y a pas de chez nous, il n'y a que cet arbitraire imposé du « chez soi » que nous devons suivre et appliquer. Je me demande si tu es à la fenêtre, ce soir, pour prendre l'air. Tu es une femme de la nuit, je t'imagine accoudée pour observer les rues vides. Je me demande si tu fumes, si tu offres à tes voisins ce spectacle de la fumée quittant tes lèvres et la rondeur de ce soupir. Je le vois, d'habitude, je scrute et j'apprends toutes tes petites manies. Ce soir, je les suppose car tu échappes à mon regard. J'espère, avec la naïveté de l'amoureuse, que tu penses à moi.

J'ai la faiblesse de croire qu'il y aura d'autres trains, d'autres nuits d'hôtel, d'autres soirées de vingt-et-une heure où nous nous retrouverons. Chez moi, seule, je prépare ce futur et je ferme les yeux. Quand il sera vingt-et-une heure d'une autre époque, je sentirai à nouveau ton souffle et je contemplerai le spectacle de tes seins lourds. Je volerai d'autres nuits et d'autres râles à tes lèvres sombres.

cette nuit
je te saute
au cou
dans le tumulte étouffé des villes
là où les éreintés sont retenus
je refais les gestes qui donnent du courage
et mes mains tremblent
de jouir d'y croire encore si fort
déconcertée d'être cette humanité
qui semble reculer à genoux
je te promets pourtant que nous sommes bien pire
que ce feu couvert par cette armée de chiens galeux
nous sommes des corps qui chargent
nus
fragiles
acharnés
dans l'obscur et contre lui
et l'odeur est merveilleuse
nous sommes la poudre !

Mara
Couvre-feu à contre-courant /// 21h30

Porte ton masque, Jeanne

La Covid. Juste une grosse grippe, elle ne passera que l'hiver. Ne porte pas de masque, Jeanne, tu n'en as pas besoin.

Les cafés ont fermé. Les poignées de main ont cessé. On s'est confinés et le blé continue à pousser. Porte ton masque, Jeanne, porte ton masque et tout ira bien.

Les gens ont battu la campagne. Et la marée n'a cessé de battre le sable. La respiration a continué. Mais chez certains, les poumons ont cessé. Porte ton masque, Jeanne, porte ton masque et tu iras bien.

Les embrassades ont cessé, les sourires ont disparu derrière les cotonnades et les masques stériles. Stériles

nous sommes devenus. Orphelins de cœur et de corps et les mains délavées jusqu'à la souffrance. Mais moi, je te veux, je te cherche. Porte ton masque, Jeanne, porte ton masque, il te va bien.

Cette nuit, les rues ont disparu, retournées comme un gant, vide et vides. Et mon sang continue à battre et à tourner dans mon corps et la terre continue. Et j'ai la tête qui tourne au tournesol et le sang au miel. Trouve-moi, embrasse-moi. Porte mon masque, Jeanne, porte mon masque, il te va bien.

Et tu m'as touché et tu m'as aimé. Et tu t'es couchée, chaude et dolente. Ôte ton masque, Jeanne, ôte ton masque, rien ne va plus. Fiévreuse et essoufflée.

Et je tourne en toupie, le masque en bannière, le regret inutile, les mains vaines et vilaines, le cœur en quarantaine à perpétuité Je porte ton masque, Jeanne, je porte ton masque, tu n'en as plus besoin.

Françoise, le 17 octobre 2020, 21h44 heure de Bruges

Un texte de Eolienne envoyé par mail

Première heure des vacances

Il est 17 heures à la sortie du Bois d'Aulne, c'est l'heure la plus libre puisque la première heure des vacances. Et c'est là que la nuit commence...

... pour toi, Samuel,
Qui avais l'habitude de poser à l'envers tes livres sur la table
Qui toujours avais du mal à passer les ponts
Qui préférais dire *ouais*
(ou *ouais-ouais* que tu trouvais plus gentil, aéré, moderne)
Qui avais depuis des mois abandonné l'idée d'un journal personnel
Qui avais de tous temps au fond du sac un parapluie
Toi, qui étais Charlie...

... Il me semble que toi et moi, on a déjà fréquenté le bureau de Poste de la rue Maurice Berteaux, la pharmacie, le fromager. Toi et moi vécu ensemble.

À la seconde de l'effroi quand tu vois s'approcher la lame, ton cerveau n'a pas le temps de fermer cette première pensée d'avoir oublié sur la table de la salle des profs ton Tupperware de midi, vidé et juste rincé, ni même cette deuxième pensée, quasi concomitante qu'à la rentrée du 2 novembre, tu pourras mettre au programme de ton cours l'étymologie du terme *couvre-feu*. À la seconde suivante, tes pensées roulent sur le trottoir, laissant gicler toute l'horreur de ton incompréhension.

Cette nuit, aux heures de couvre-feu, on devra réveiller le gars de la balayeuse municipale pour nettoyer et faire place aux roses blanches sous cellophane, nounours et roudoudous que tes petits élèves viendront déposer là en se demandant qui fera histoire-géo après les vacances. Il est 17 heures au Bois d'Aulne, c'est l'heure la plus libre puisque la première heure des vacances.

Eolienne
17 octobre

Vol de nuit #2 | Masha

Elle est ce soir
La métamorphose d'une femme
Privée des lumières de la ville

À vol d'oiseau il n'y a rien
Qu'elle ne puisse atteindre
Pas même cette tour lointaine et encerclée

Elle s'élève
La pluie glisse sur sa peau nue
Et tombe sur le bitume noir de crasse

Ses plumes n'en garderont pas trace
L'air froid brûle ses lèvres
Son bec blanc hurle à la nuit

Il n'y a rien à perdre
Les trottoirs silencieux autrefois
Accueillirent ses pas

Elle passe sur l'autre rive
Sans craindre les regards de ceux
Qui errent et courent

La vengeance porte ses ailes
Loin vers la nuit
Qui vola autrefois ses derniers cheveux blancs

Son âme d'oiseau n'est pas là
Pour fuir le cœur de Phébus
Et ses assauts

Elle le dévorera
Après l'heure
Qui sonne le glas

Les hommes
Déterrent leurs tombes à coup de
Montres l'hilarante rengaine
Des aiguilles noyées sec
Un coup de digestif c'est l'aube qui trinquera

Les ombres étouffées des néons convoités
Ne serrent plus la taille des jeunes aux lèvres fraîches
La coupe débordante devra s'éteindre ce soir
Et sous le regard morne des lampadaires pendus
Les nuques des matraqués font bien risible proie
Dans le silence sirop des tueurs de poètes
Ne brille plus que l'intarissable voix
D'un rossignol fantasque au matin tôt levé.

Réalités

Les cafés ont fermé, les *blind dates* ont cessé. Abandonné, le festival à la Woodstick qui finit en droguerie allumée et amoureuse. Le voyage exotique, tentation thaïlandaise, bat de l'aile. Oublie les disputes échevelées en pleine rue, les groupes de filles qui karatent sur le sable, les karaokés où l'on s'épaule et on braille faux, où l'on agite les mouchoirs en drapeau. Contre-indiqués d'ailleurs, les mouchoirs en bannière. Proscrits les baisers passionnés dans la lumière des cafés presque fermés, dans la pénombre des portes cochères. Interdit de rôder de nuit entre divagation et voyeurisme. La situation s'encatastrophe pour les caméras. Il n'y a plus rien à voir, plus rien à vivre. Que des vieilles rediffusions écœurantes. La télé-réalité à l'arrêt, consignée par les gestes barrières, le couvre-feu, le black-out insociable. Qu'est-ce que je vais devenir si je ne peux plus regarder chaque soir que de la télé-réalité périmée ? Ma réalité de 19h à 3h, parfois même je me relève vers 4 ou 5h pour la rallumer. Maintenant seule dans mon fauteuil dépressif. La vie creuse qui remonte à la surface. Le whisky dilué et incertain. Est-ce qu'il me faudra vraiment sortir et me faire mon cinéma dans les rues éteintes ?

Françoise, Bruges, le 17 octobre 2020, 22h41

Nous avons eu ordre de désertir la nuit : son ampleur, sa faconde, son insolence, sa dissipation, ses terreurs. Son allégresse, sa tristesse nous étaient interdits. Tabou de la nuit. Honte de la nuit. Porteuse du pire.

21 heures sonnantes. Trébuchantes. Souilantes.

Nous ne pouvions plus contempler les lumières, écouter les sons, humer l'air du fleuve. Il nous fallait rentrer chez nous au plus vite.

Nous ne pouvions plus retrouver une âme esseulée, un soir, juste parce que ce soir là on se sentait vide, mais vivant, prêt à mordre la vie, mais comment mordre la vie, seul ou en visio-conf ?

Nous ne pouvions plus, la nuit tombée, nous retrouver entre potes, au restau, dans un bar, dans la rue, chez quelqu'un, à deux, trois, quinze ou trente, jusqu'à plus d'heure, parler, s'engueuler, picoler, surveiller l'heure du dernier métro, ou pas, légers, un peu défaits, heureux de cette dissolution, de cette ouverture au néant, que nous approchons à petits pas.

Nous ne pouvions plus claquer la porte de notre dernier amoureux, celui qu'on vient de rencontrer, qui nous plaisait tant, et puis non, cette nuit-là, ça le fait pas, on veut rentrer chez nous, on en a assez, on ne peut pas rester une minute de plus, il faut respirer, marcher, se retrouver ailleurs, vite !

Nous étions assis, désormais, dans le jour. Condamnés à la lumière, au propre, au décent.

Nous n'en pouvions plus.

Geneviève

la mort s'est achetée une montre
rentre chez toi
ravale ton haleine
mange la soupe
habite la laine

avec une lampe électrique pour toute lune
ouvre l'abécédaire à la lettre C
une histoire où un virus porte bottes et bayonnette
dans un pays de tout petits enfants
portant des papiers froissés dans la poche
- les heures sombres sont prises de nausée

des amendes poussent sous la plante des pieds
rentre chez toi
niche dans la laine
mange ta soupe de poix
des plafonds fanés sur les épaules
puis fouille l'oreiller pour trouver des jambes fluides

on a confectionné des colliers avec des bréchets
coupé les veines du vin
bâché le soir
il n'y a plus de flamboyances à déclarer
et la honte ne sait pas brûler les joues des costumes de flanelle

est-ce le ciel ou l'oeil qui est humide ?
le bétail toujours gangrène par la tête

C. Londre, Paris, 22h56

Gâche-métier

Moi, c'que j'préfère, c'est les masques. C'est à peu près la seule chose utile de cette foutue Covid. Les cagoules, j'aurais encore mieux aimé. Mauvais pour l'ego, bon pour l'incognito. Autre avantage, c'est que les patients, ceux qu'on ampute, ont toujours la poche ou le sac à demi ouvert, c'est à qui tire son portable le plus vite. Comme ils ne peuvent plus se voir pour de vrai, alors ils ont tout le temps le nez collé à leurs écrans. C'que j'appelle le confinement dehors. C'est bon pour les affaires. La distanciation, ça, ça m'a foutu

la technique dans la merde. Plus possible de bousculer à son aise sans se faire repérer. Même sous couvert de vieille rhumatisante. J'ai dû reconvertir ma méthode. Je me suis spécialisée dans l'effleurement. Joli, hein, je m'croirais presque fleuriste. Mais ça n'a rien à voir. Chez moi, tout est dans la souplesse des poignets et l'émoi aux bouts des doigts. Je suis une championne. Faut dire que je fais de la récidive et que c'est pas ma première reconversion. Les autres, dans la rue, ils m'accusent de concurrence déloyale, de délit d'initiée. J'ai pourtant pas une gueule de délit. Ni d'initiée. Avant que cette saleté de Corona nous tombe sur le paletot, j'étais prestigidi... enfin, le truc qui dit que j'ai les doigts prestes. Magicienne, quoi. Fermeture des salles de spectacle, déjà que mes cachets étaient pas bien gras du ventre, là j'avais plus que mes ongles à ronger. J'ai dû arrêter, d'ailleurs, c'était mauvais pour mon boulot de les boulotter. J'étais intermittente du spectacle et des revenus, je le suis restée. Sauf que c'est du spectacle discret, format poche. Circonspection et subtilité sont les deux mamelles de la survie à la tire. Je fais des tours de cartes, mais je préfère quand même les billets et les espèces trébuchantes. La vie était déjà pas facile avec cette ordure de virus, mais là, le couvre-feu, c'est un vrai gâche-métier ! Le meilleur moment de la journée, c'est quand la pénombre recouvre la scène du crime, quand

la beurrée diminue la méfiance et les réflexes. C'est quand les poches et les sacoches, les patients et les poulets baillent. Vraiment, c'que j' préfère, c'est... ben oui, les vols de nuit.

Françoise, le 17 octobre 2020, 23h56 heure de Bruges

Ne rentre pas trop tard !

(Vol de nuits – isabelle minière)

Couvre-toi ! disent les parents attentionnés, ou bien qui font semblant de l'être. Mets ton manteau, ton gilet, ton bonnet, ton écharpe... Trop de choses à mettre sur soi. Ça donne envie de sortir tout nu dans la rue. Non, ça donne surtout envie de sortir comme on veut. Tout nu, on n'irait pas très loin, et on n'aimerait pas ça, de toute façon. Tout nu, ça sera à un autre moment, sous la douche, dans son lit, son canapé, son tapis, peut-être avec quelqu'un

Surtout ne prends pas froid, dit Léo Ferré pour la vie. Oui, il nous dit ça pour la vie, Léo, ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid. Je pense à lui quand j'ai froid dehors : j'aurais dû mieux l'écouter. Parfois, je ne me couvre pas assez, pour le plaisir de me souvenir de lui.

Automne, malade et adoré, c'est Guillaume qui dit ça ; quand il y a de l'automne dans l'air, il y a de l'Apollinaire. Il y a ce bouquet de feuilles, ce bouquet de couleurs, qu'un jour d'octobre j'ai cueilli pour quelqu'un ; quelqu'un qui ne pouvait pas marcher, voir toutes ces couleurs, ni le ciel, ni les odeurs de l'automne.

Il y a souvent beaucoup de gens dans ma tête.

Guillaume et Léo, j'avais rendez-vous avec eux ce soir.

Je voulais faire la fête, jusqu'à pas d'heure. Il faisait si doux, dans mon coin, presque l'été indien. Guillaume n'était pas d'humeur, il avait un truc à écrire, Léo n'était pas d'accord, il a insisté : Ne rentre pas trop tard ! Bon, ben les amis, si vous me lâchez, je vais traîner en solitaire, dans le quartier. Le quartier indien. Sauf que c'est plus l'été.

Les restaurateurs sont en train de ranger les tables, de nettoyer, de baisser le rideau. Les gens qui sortent du

méto marchent à toute vitesse, certains regardent leur montre, comme s'il y avait urgence. Tous des médecins ? Tous des urgentistes ?

Je regarde la mienne, de montre. Vingt-heure et cinquante minutes.

Je me souviens, oui je me souviens si bien. Et si mal, parce que ça fait mal parfois de se souvenir. Je me souviens bien de ce qui fait mal.

Je me souviens, le couvre-feu, c'était pendant la guerre. J'étais pas là, mais on m'a raconté. Pas beaucoup, mais un petit peu. Les sirènes, les caves pour se cacher pendant l'alerte. La peur. Combien de morts ? Sortir de la cave, sortir de sa cachette et se demander : Combien de morts ? Qui est mort ? Est-ce que mes proches sont encore vivants ? Est-ce qu'ils sont blessés ? Est-ce qu'ils sont en danger ?

Il y a une cave dans mon immeuble, mais je n'ai aucune envie d'y passer la soirée, même s'il y reste quelques bouteilles.

C'est quand qu'on est bombardés ?

J'entends pas de sirènes, je vois des policiers.

Bientôt vingt-et-une heures et je n'ai pas de laisser-passer. Il n'y a pas non plus de Gestapo. Justes des flics qui font leur travail.

Je rentre à ma petite maison. C'est pas une maison, mais j'aime bien l'appeler comme ça. Je pense à ceux qui n'en n'ont pas, de petite maison, de toit sur leur tête. Ils aimeraient bien, c'est sûr, rentrer chez eux à vingt-et-une heures, ça voudrait dire qu'ils ont un toit. De quoi je me plains ?

De ne pas me sentir libre.

De retomber en enfance, où l'on me disait ce que je devais faire. Pas apte à en décider, pas responsable. Ce n'était pas « Ne rentre pas trop tard », c'était autoritaire, c'était « L'heure c'est l'heure ! » Sinon, le bâton.

Le bâton, ça fait pas réfléchir, ça donne juste envie d'y échapper.

Pas vu, pas pris.

Vingt-deux heures, j'ai envie de sortir, juste pour voir.

En reportage, pour ainsi dire. Il ressemble à quoi, mon boulevard, maintenant ? Il a l'air de quoi, mon quartier indien, à part l'air triste ?

Nan ! me dit Léo ! Sois sage. Surtout ne prends pas froid. Il est déjà tard.

Keep cool me chuchote Guillaume, car il parle anglais.

D'accord, les amis.

J'ai un truc à écrire, moi aussi. Un livre à lire. Des choses à penser. Des choses à rêver. Des choses à dormir. Rien faire aussi.

Tout à l'heure, bien plus tard, après le truc à écrire, le livre à lire, je couvrirai le feu. Éteindre le feu pour la nuit pour éviter l'incendie. J'éteindrai l'ordinateur, la lumière. Je fermerai les yeux.

Et je penserai à vous.

Léo, Guillaume, et vous tous, que j'emmène avec moi, dans la tête, dans le cœur, tout ça. On sera nombreux à s'endormir, on rigolera bien tous ensemble, et on se foutra bien de la gueule du couvre-feu.

On fera un très beau rêve. Le même rêve, tous ensemble.

Un rêve où on dirait que.

On dirait qu'il n'y a jamais eu ni virus ni couvre-feu.

Un rêve où on rêve.

isabelle Minuit

Qui peut empêcher
la vague des insomnies
de sortir la nuit ?

EmmaBovary

Vol de nuits

Couvre-toi, la nuit est fraîche. Voix aimante qui t'apporte la solution avant même que de t'annoncer la rudesse du monde.

Et le geste de t'envelopper comme une caresse éternelle.

Il avait un haut-de-forme. Qu'il soulevait un peu pour dire bonjour aux dames qu'il croisait. Quelquefois, arrêté sous un réverbère pour un brin de causerie, il le maintenait sous le bras, comme une tête coupée.

L'autre, quand il était houspillé ou frappé d'une misère, triturait son couvre-chef entre ses mains calleuses, il pouvait, de colère le jeter par terre.

La mariée arrivait à la ferme. Pour qu'elle puisse y apposer son empreinte, il lui fallait des années de dur labeur et de dévouement, avant que la belle-mère ne lui cède la place. Aussi, dans la chambre conjugale, la première chose qu'elle faisait était d'étendre avec un large geste des deux bras un geste d'appropriation - le vaste couvre-lit qu'elle avait confectionné. Il planait dans la chambre, comme un radeau sur la houle.

J'imagine qu'au petit matin, la fermière, levée à l'aurore, devait allumer le feu et chauffer l'eau. La veille, afin de gagner du temps à l'aube du jour nouveau et quelques miettes supplémentaires de sommeil, elle avait à couvrir le feu des cendres de l'avant-veille pour qu'il reste vigilant sans gâcher du bois et qu'il reparte vite après un ou deux coups d'air soufflé.

Mais le couvre-feu qui s'abat sur la ville?

Le feu de l'action humaine serait couvert jusqu'au matin pour que la vie perdure?

Pendant les bombardements, couvrir d'obscurité, et pendant l'épidémie, couvrir de mots nocturnes?

Des mots pour voler les heures de la nuit?

Des vols de nuit pour survoler les maux?

Nous sommes interdits de virée pour cause de virus. Pas de tournée des grands ducs.

Et si je veux y déroger qui me couvrirait?

Je n'ai pas les euros pour l'amende. Il me faudrait pour couvrir la dépense, déposer une somme conséquente.

Volerais-je cette nuit, comme je vole des mots au couvre-feu?

Ou volerais-je, grimée de cendres et d'encre, comme je survole assise sur une page blanche, le désert des rues?

Vol de nuits sur page blanche. Ou nuits blanches qui voilent les pages.

Mes yeux s'emmêlent les paupières ma plume mélange ses maux mes pieds sur l'oreiller demain est un autre couvre-feu

couvre-toi le chauffage est en panne.

WAAM

Enchainés dos à dos 9 et 6. Pas lovés.

La faille du nœud qui réclame sa trachée?

Traquée

Jugulée jusqu'aux arrières pensées

Sus aux hululements en sous bois!

A chienne de nuit, chiens de fusils!

Tout à trac s'extraire des traçages

Se sortir par les yeux luminescents du chat

Se répartir de part et d'autre des brasiers

Paris by night et consœurs remettent le couvert

Ici même où ça couve

Alors durcir l'élan. Alors durcir la course

Et

Du plus profond des inspires. Du plus profond des expires

De sorte de garde la flamme

S'immoler.

Augustin

Christine LAURENT-VIANAUD

l'EHPAD sous le couvre-feu

On tue nos vieux

couvre feu couvre la vie des vieux

étouffement général des vieux

sans résistance de personne

l'amour déshumanisé

prenez sur le site et remplissez le formulaire

pour même pas pouvoir la toucher et l'embrasser

maman
et en plus on le fait
comme si c'était ordinaire
mais jusqu'où laisserons nous cela dériver ?
ces vieux là ils l'avaient vu le couvre feu
Oradour , l'horreur et tant d'autres
ne saurons nous pas éviter d'autres horreurs?
l'homme peut il encore être humanité?
l'amour est -il encore possible à défendre?
laisserons nous notre monde mourir à petit feu couvert?